

Le prologue comme pré-texte chez Alphonse X (*Lapidaire, Calila e Dimna*)

Ghislaine Fournès

Citer ce document / Cite this document :

Fournès Ghislaine. Le prologue comme pré-texte chez Alphonse X (*Lapidaire, Calila e Dimna*). In: Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales. N°24, 2001. pp. 399-415;

doi : <https://doi.org/10.3406/cehm.2001.1188>

https://www.persee.fr/doc/cehm_0396-9045_2001_num_24_1_1188

Fichier pdf généré le 26/03/2019

Le prologue comme pré-texte chez Alphonse X (*Lapidaire*, *Calila e Dimna*)

Le *Calila e Dimna*¹ d'Alphonse X, œuvre narrative à portée didactique, semble bien éloigné à première lecture du *Lapidaire*² qui traite des vertus des différentes pierres connues au Moyen Âge. Pourtant, dans les deux cas, il s'agit de l'exposition d'un savoir. Savoir moral dans le premier livre et savoir scientifique dans le second. Notre propos est de rechercher à travers l'analyse du prologue de chaque ouvrage, les liens unissant les deux œuvres traduites sur ordre d'Alphonse de Castille, le *Lapidaire* entre 1243 et 1250, Alphonse n'est qu'infant, et le *Calila e Dimna* vraisemblablement vers 1261. Car s'il y a divergence quant au contenu, l'on peut relever une similitude d'intention : il s'agit pour le roi Sage de récupérer un savoir connu des anciens, puis de le faire traduire afin de le transmettre en vue d'une application pratique.

Le prologue du *Lapidaire* est un texte court, synthétique qui présente une série de motifs repris, précisément, dans le prologue du *Calila e Dimna*. Le prologue qui ouvre le traité des pierres n'est pas une ébauche, mais un texte construit, structuré, dans lequel se révèle une pensée directrice précise ; il fonctionne comme un canevas remis sur le métier et retravaillé pour les besoins du *Calila e Dimna*. Il nous faut donc procéder à l'analyse du fonctionnement du prologue du *Lapidaire* comme pré-texte aux trois premiers chapitres du *Calila e Dimna* qui constituent son prologue. Les récurrences des motifs, les variantes et les distorsions sont autant d'indices qui doivent permettre d'aller au-delà d'une première impression quant à la portée réelle de ces œuvres.

1. ALFONSO X, *Calila e Dimna*, éd. de J. M. CACHO BLECUA y M. J. LACARRA, Madrid: Castalia, 1984.

2. ALFONSO X, *Lapidario (según el manuscrito escorialense H. I. 15)*, éd. de Sagrario Rodríguez M. MONTALVO, Madrid: Gredos, 1981. Le prologue occupe les pages 17-19.

Le prologue du *Lapidaire* narre la trajectoire d'un savoir, concernant les pierres, à travers le temps et à travers l'espace. Le récit se structure autour de l'apparition et de l'action de trois personnages : Aristote, le sage Abolays et Alphonse de Castille.

Le nom d'Aristote ouvre le texte (l. 1-3) : « *Arisrotil, que fue mas complido delos otros filosofos, et el que mas natural miente mostro todas las cosas por razon uer-dadera...* » L'on peut voir dans ces premières lignes, le besoin de recourir à une autorité indiscutable – tirée du monde antique – nécessaire surtout dans le cas d'un traité scientifique, mais si l'on se rappelle l'un des fondements de la pensée d'Aristote exprimée dans l'introduction de la *Métaphysique*³ et dont on retrouve des échos dans l'œuvre du roi Sage, l'on peut affirmer que le recours à Aristote sert avant tout à illustrer un modèle de conduite. En effet, la première phrase du traité d'Aristote est : « *Tous les hommes ont, par nature, le désir de connaître* ». Ce même désir est spécifié dans les *Siete partidas* (I, 1, 19) : « *Et otrosi, porque los omnes naturalmente cobdician oir e saber, e ver cosas nuevas...* »⁴. Enfin le prologue de la *General Estoria*, ce n'est sans doute pas un hasard, s'ouvre sur ces mots que l'on peut considérer comme une variante de la phrase d'Aristote : « *Natural cosa es de cobdiciar los omnes saber los fechos que acahescen en todos los tiempos* »⁵.

Le savoir, nous dit le prologue du *Lapidaire*, est chose désirable ; l'homme dans sa quête de connaissances s'élève à un niveau supérieur : il est alors appelé *sabio* capable d'appréhender tout l'intérêt du *Lapidaire*, qui ne réside pas dans la simple connaissance des pierres et de leurs vertus, mais dans l'illustration du principe de l'unité de la création divine comme cela est rappelé dans le premier paragraphe (l. 8-10) : « *Et mostro que todas las cosas del mundo son trauadas, et reciben uertud unas dotras* ». Le ou les *sabios* ont, en outre, un autre rôle à jouer : celui du maître qui dispense son savoir. L'enseignement apparaît donc comme la première étape dans la transmission des connaissances (l. 3) : « *et las fizo entender complida miente segund son* ». Puis suivant l'exemple du philosophe, une deuxième étape s'ouvre grâce au passage à l'écrit (l. 13) : « *los sabios hicieron libros* ».

Le deuxième paragraphe expose tous les domaines abordés par ces sages pour qui tous les éléments, tous les êtres vivants sont sujets d'étude. De manière réitérative, il est dit que le sage transmet ses connaissances grâce à l'écrit (l. 20-21) : « *de cada una de estas cosas hicieron libros* ». Ainsi se développe une chaîne de transmission d'un savoir dont

3. ARISTOTE, *Métaphysique*, Paris : Vrin, 1991. Voir t. 1, p. 1-6.

4. ALFONSO X, *Las Siete partidas*, 3 vol., Madrid : Real Academia de la Historia, 1972, 1, p. 26.

5. ALFONSO X, *Prosa histórica*, éd. de B. BRANCAFORTE, Madrid : Cátedra, 1990, p. 103.

le *Lapidaire* n'est qu'un fragment. Puis, après un troisième paragraphe qui se révèle être un résumé du contenu du livre, se clôt ce que nous appellerons le premier motif et qui peut se résumer ainsi : le sage a pour mission de transmettre le savoir considéré comme un bien désirable entre tous.

Cependant cette chaîne peut être interrompue et le savoir perdu, c'est ce que nous dit le prologue (l. 45-48) : « *Mas, por las grandes guerras et los otras muchas occasyones que y acaecieron, muriera la gente et ficaron los saberes como perdudos, assi que muy poco se fallaua dello* ». À partir de là est introduit le deuxième motif que nous appellerons histoire d'un homme ou encore histoire d'une quête. Le personnage est nommé, il s'appelle Abolays, il est caractérisé comme sage entre les sages, sa religion, musulmane, ne pose aucun problème ; peut-on s'en étonner si l'on connaît l'atmosphère de la cour lettrée d'Alphonse de Castille ? De plus, ses origines le rattachent à une terre lointaine, la Chaldée, connue comme un foyer culturel et comme le centre d'une grande civilisation⁶. Le récit nous conduit sur les traces d'Abolays, le but de sa quête est le savoir : les verbes *buscar, fallar, estudiar* (l. 35-59) nous décrivent une démarche qui se révèle exemplaire. En effet, Abolays ne se contente pas de lire et de comprendre les textes (*leer et entender*, l. 60) : il traduit le traité des pierres en arabe et essaie, sa vie durant, de mettre en pratique le savoir acquis (l. 68-70) : « *Et en su uida punno de prouar aquellas cosas que en el iazien* ». Le récit se ferme par les mots suivants (l. 70) : « *fallo las cosas ciertas et uerdaderas* ».

L'on peut noter un glissement qui nous fait passer de la notion de savoir à celle de sagesse : ce déplacement s'effectue grâce à l'attitude du sage dont la réussite intellectuelle, humaine, authentifie et rehausse l'utilité des connaissances. Abolays est donc le chaînon parfait dans l'itinéraire qui rapproche le savoir des chaldéens de la Castille du XIII^e siècle. Mais le récit s'interrompt brusquement et avec lui la chaîne de transmission : en effet il est écrit (l. 72-75) : « *Et después que el murio fico como perdido este libro muy grand tiempo, de guisa que los quel auienmol entendien bien, nin sabien obrar del assi como conuiene* ».

Cette rupture permet l'apparition d'un troisième homme : Alphonse de Castille en personne. La dernière partie du prologue est la répétition du deuxième motif avec quelques légères variantes. La première de ces variantes, que nous appellerons un sous-motif, est la référence – constante dans tout le prologue – aux desseins de Dieu. À la différence de ses prédécesseurs Alphonse de Castille se révèle être un personnage providentiel. En effet, une formule permet son entrée en scène (l. 75-76) :

6. Il s'agit de la région occidentale de Sumer en bordure du Golfe persique. Il est intéressant de rappeler que le sumérien est la plus ancienne langue écrite connue.

« *Fasta que quiso Dios que uniesse a manos del noble rey don Alfonso* ». L'action du roi Sage est voulue par Dieu qui, cela est dit dès les premières lignes du prologue, ordonne toute chose. Le respect de la volonté divine parcourt tout le texte jusqu'aux dernières lignes et marque ainsi, par opposition à la religion musulmane d'Abolays, un progrès considérable. Une deuxième observation s'impose ensuite : l'adjectif *noble* caractérisant le roi est suivi du rappel de l'ascendance et des titres (l. 76-79) : « *fijo del muy noble rey don Ferrando et dela Reyna donna Beatriz, et Sennor de Castiella, de Toledo, de Leon, de Gallizia, de Seuilla, de Cordoua, de Murcia, de Jahen, et del Algarbe* ».

La figure du roi Sage émerge avec insistance, parfaitement définie comme source de noblesse et donc de pouvoir. Ce deuxième sous-motif que j'appellerai ancrage historique est développé dans les lignes suivantes et, à l'imprécision temporelle qui caractérisait le récit concernant Abolays, s'oppose la préoccupation du narrateur de rattacher les faits et gestes du roi à des événements considérés par les contemporains comme fondateurs au cours de la formation du royaume castillan : Alphonse découvre le manuscrit du *Lapidaire* l'année de la conquête du royaume de Murcie (l. 72-73), c'est-à-dire en 1243, et la traduction est terminée deux ans après la prise de Séville par Ferdinand III, en 1250 (l. 85-86). Il convient de souligner un double mouvement, à la fois parallèle et concomitant : d'une part l'expansion territoriale qui s'effectue aux dépens du pouvoir musulman et les avancées culturelles réalisées sous l'égide du roi Sage et dont les sources proviennent de ce même monde.

Pour sauver le savoir concernant les pierres de l'oubli, Alphonse de Castille doit déjouer les ruses d'un juif qui, non content de ne pas tirer pour lui-même profit des connaissances exposées, tente de les soustraire aux recherches (l. 81-82). Quête difficile donc par laquelle s'exprime – peut-être – un sentiment antijudaïque ; le récit, ménageant le suspense, nous amène tout naturellement vers un dernier paragraphe dans lequel est amplement décrite l'action culturelle du roi Sage : la chaîne de la *traslatio studii* peut donc être renouée (l. 82-83) : « *Et de que este libro touo en su poder* » ; les expressions « *fizolo lee* », « *ouo entendido el bien et la gran pro* », « *mado gelo trasladar [...] por que los omnes lo entendiessen meior et se sopiessen del mas aprouechar* », reprennent des termes utilisés précédemment pour décrire l'action d'Aristote et d'Abolays qui apparaissent ainsi comme des préfigures d'Alphonse de Castille. Cette ascendance à la fois intellectuelle et spirituelle, fait écho à la mention du lignage dont est issu le monarque ; de cette complémentarité entre vertu et noblesse surgit de fait une complétude en la personne ainsi valorisée d'Alphonse qui se révèle être un roi Parfait.

Pendant ces mêmes lignes renferment un dernier sous-motif que nous retrouverons largement exploité dans le *Calila e Dimna* : en effet

l'apparition du deuxième juif, personnage hautement positif celui-là, permet l'instauration d'un couple roi-sage. Le sage peut être nommé de façon différente : *sabio*, bien sûr, mais également *entendido*, *consejero*, *filosofo* et *fisico*. C'est sous ce dernier terme qu'il apparaît vers la fin du prologue du *Lapidaire*. Par trois fois le possessif (*su judio*, *su fisico*, *su fisico* l. 77-80) vient souligner le lien qui unit le roi au médecin; de la même façon il faut remarquer (l. 78-79) la valorisation positive du médecin juif : « *era mucho entendido* », « *entendie bien el aravigo et el latin* ». Tout ceci permet un travail de concert entre les deux personnages. Grâce à leur entente et à leurs qualités ou dons personnels, le *Lapidaire* en castillan pourra voir le jour. Mais l'initiative reste l'apanage du roi, le *fisico*, tout comme un second traducteur, *clerigo* celui-là, n'en sont que les instruments.

Le prologue du *Lapidaire* apparaît après cette analyse comme un texte dans lequel rien n'est laissé au hasard : les références temporelles, géographiques, historiques, religieuses et intellectuelles abondent et permettent au lecteur de se faire une idée précise du déroulement des événements narrés; de plus apparaît clairement la préoccupation du narrateur de mettre en lumière une progression qui est le cheminement d'un savoir et qui tend vers une application meilleure des connaissances révélées. Tous les éléments s'enchaînent produisant un discours cohérent dont l'intérêt ne se réduit pas au domaine culturel et/ou scientifique. La conception du savoir et la nécessité de son application sont, bien sûr, des motifs majeurs, mais l'intention politique n'en est pas moins évidente. La figure d'Alphonse de Castille émerge comme renforcée, auréolée par une démarche intellectuelle, à la fois valorisée et valorisante : pouvoir et savoir se conjuguent pour renforcer le prestige royal, et par là même asseoir – justifier ? – l'autorité royale.

La première lecture du prologue du *Calila e Dimna* met en évidence de grandes similitudes avec le texte précédemment étudié. Comme dans le cas du prologue du *Lapidaire*, il s'agit d'une narration ou plus exactement de plusieurs narrations. Les motifs utilisés sont les mêmes mais, outre certaines distorsions qu'il nous faudra analyser, ils font l'objet de plus amples développements. Le prologue de cette œuvre, traduite également de l'arabe sur ordre d'Alphonse X une dizaine d'années plus tard, se présente comme un texte en trois parties ou trois chapitres bien distincts. Texte éclaté pourrait-on dire, il présente en outre des contes-*exempla* insérés qui permettent l'illustration des conseils et vérités énoncés. Un premier travail consiste donc à rechercher la structure interne de ce triptyque narratif.

Le premier chapitre a pour titre *Introducción de Ibn-al-Muqaffa*; il s'agit d'un texte ajouté à la version en pelhevi ou perse littéraire par le tra-

ducteur arabe. La plupart des versions postérieures judéo-chrétiennes supprimèrent ce chapitre, sans doute à cause de l'expression d'un certain détachement vis-à-vis des religions, qui débouche, sous la plume de Ibn-al-Muqaffa, sur une conception humaniste de la philosophie. Ce premier texte fonctionne de manière complémentaire avec le troisième chapitre intitulé *Estoria de Berzebuey el Menge*: en effet, nous retrouvons dans les panneaux latéraux de notre triptyque le premier motif du prologue du *Lapidaire*. Il s'agit d'une exposition du savoir et d'une réflexion sur sa finalité. Abordé d'un point de vue général dans le premier chapitre, le motif du savoir, ou plus exactement de la sagesse, se retrouve illustré par le récit de la vie de Berzebuey écrit sous une forme autobiographique : à des vérités et conseils valables pour tous succède le témoignage douloureux d'un homme que l'apprentissage de la sagesse conduit au pessimisme.

Le premier motif, celui du savoir/sagesse, développé dans ces deux chapitres présente, par rapport à l'exposition concise et brève relevée dans le prologue du *Lapidaire*, une grande complexité et une grande richesse. La raison tient sans doute, d'une part, à la diversité des auteurs – et des époques et contextes d'écriture – et, d'autre part, au travail réalisé par l'équipe alphonsine qui a imprimé au texte plusieurs modifications par rapport à la version arabe. Nous relèverons bien sûr, des récurrences entre le premier et le troisième texte, mais aussi des divergences : la coloration religieuse du récit de la vie de Berzebuey el Menge s'opposant au scepticisme de Ibn-al-Muqaffa. Au-delà de ces différences, l'intérêt de ces deux textes réside, dans l'optique adoptée pour notre travail, dans l'exposition de la conception du savoir transmise par Ibn-al-Muqaffa et reprise, remodelée, pourrions-nous dire, par les traducteurs alphonsins.

La phrase qui ouvre le livre ne laisse place à aucune ambiguïté : « *Los filósofos entendidos de qualquier ley et de qualquier lengua siempre punaron et se trabajaron de buscar el saber, et de representar et hordenar la filosofía* »⁷. Comme dans le prologue du *Lapidaire*, le savoir apparaît comme un bien désirable entre tous ; de plus, l'idée de recherche et par là même d'efforts, est déjà spécifiée dans les verbes : *punar*, *trabajarse* et *buscar*. Quelques lignes plus loin, il est écrit que : « *los omnes amavanlo más que todas las otras cosas* »⁸.

Phrase écho à la phrase d'Aristote précédemment citée et motif récurrent dans les œuvres d'Alphonse X, cet axiome fonde, selon nous, la démarche du sage mais également du roi Sage. Les pages suivantes développent deux notions déjà présentes dans le prologue du *Lapidaire*.

7. ALFONSO X, *Calila*, p. 89.

8. *Ibid.*, p. 89.

Tout d'abord, une première réflexion est menée au sujet de la finalité du savoir ; deux phrases peuvent être retenues : « *el saber esclarece mucho el entendimiento et el saber es como el árbol y la obra la fruta* »⁹. L'intérêt du savoir ne réside donc pas simplement dans l'acquisition ni dans l'accumulation d'une somme de connaissances : seule l'application de celles-ci aux différents domaines de l'activité humaine donne droit au titre de sage. Nous retrouvons comme un leitmotiv l'idée selon laquelle le savoir est source de discernement ; il permet de mieux appréhender la réalité des choses et des êtres ; il permet à l'individu de savoir se gouverner et, l'on pourrait ajouter, en anticipant quelque peu, qu'il permet également au roi de gouverner.

Enfin, la nécessité d'une chaîne de transmission du savoir est clairement exprimée. Ce devoir de transmission passe d'abord par le respect des anciens qui font autorité : « *Convienne al que este libro leyere que se quiera guiar por sus antecesores, que son los filósofos et los sabios* »¹⁰. Puis doit s'instaurer un art de vivre que le texte résume ainsi : « *tres maneras de cosas deve el seglar ganar et dar : la primera es ciencia, la segunda riqueza et la tercera codiciar de fazer bien* »¹¹. L'ordre dans lequel sont énumérées les priorités de conduite du sage ne peut sembler fortuit et prouve sans équivoque la place que détient dans la mentalité du narrateur – Ibn-al-Muqaffa – et dans l'esprit des lettrés travaillant sous la direction d'Alphonse X, le savoir/sagesse. Mais, malgré cela, un sous-motif présent dans le prologue du *Lapidaire* apparaît de façon insistante dans les dernières lignes : Dieu est cité comme principe créateur ordonnant toute chose. Cette notion se trouve, en quelque sorte, parachevée par le rappel de la finitude des choses humaines : « *Ca dizen que Dios, cuyo nombre sea bendicho, puso a toda cosa término a que omne llegue* »¹². Pourtant le texte ne fait aucune référence à une religion précise et ne veut se rattacher qu'à un monothéisme qui mènerait l'homme vers le bien ; le lien est ainsi fait avec la première phrase du texte qui débutait de la manière suivante : « *Los filósofos entendidos de qualquier ley et de qualquier lengua...* ». Au-delà des différences de nation et, surtout, de religion, la recherche du savoir rapproche les hommes. Et à cet égard, la composition de la cour et des ateliers alphonsins en est l'un des meilleurs exemples.

Ibn-al-Muqaffa ne termine cependant pas sur ce sous-motif qui est, il faut bien le dire, mineur dans son introduction ; en effet, reprenant ce qui est son véritable propos, le narrateur emploie dans un dernier et bref paragraphe la première personne du pluriel pour revendiquer le

9. *Ibid.*, p. 93-94.

10. *Ibid.*, p. 91.

11. *Ibid.*, p. 94-95.

12. *Ibid.*, p. 97.

statut de traducteur de l'œuvre et d'auteur pour ces premières pages du *Calila e Dimna*, se plaçant ainsi comme chaînon dans cette trajectoire d'un savoir précieux entre tous (il est également l'auteur du chapitre IV dans lequel est rapporté le procès fait à Dimna) :

Et nós, pues leemos en este libro, trabajemos de le traladar del lenguaje de Persia al lenguaje arávigo. Et quesimos et tovimos por bien de atraer en él un capítulo de arávigo en que se mostrase el escolar discípulo en la fazienda deste libro, et es este el capítulo¹³.

Par là même s'exprime sa conviction de faire œuvre utile et sa volonté d'être autre chose qu'un simple traducteur.

Si le propos du texte de Ibn-al-Muqaffa est d'ordre général, le troisième chapitre nous présente, au contraire, un cas particulier. Mais au-delà de cette différence de point de vue, il nous faut voir dans le récit de la vie de Berzebuey l'illustration des axiomes que nous venons de relever dans le premier chapitre. Après un bref mais pertinent rappel du lignage auquel il appartient¹⁴, Berzebuey raconte quelle fut l'éducation qu'il reçut :

Et desí pusiéronme con los maestros, et yo non cécé de continuar en aprender la gramática et de meter la mi cara a sotileza et a buen entendimiento, atanto que vençí a mis compañeros et a mis iguales, et valí más que ellos¹⁵.

Le savoir et son corollaire, le discernement, est donc ce qui permet à Berzebuey de surpasser ses compagnons. Les lignes suivantes sont encore plus explicites quant à la démarche adoptée :

Et leí libros, et conosci et sope sus entendimientos, et afirmóse en el mi coraçón lo que leí de las escrituras de los filósofos. Et decoré las palabras de los sabios et las questiones que fazían unos a otros, et las disputaçiones que fazían entre sí. Et mantóve esto con mi entendimiento, et concertélo con la opiñón que yo tenía, et sope que eran acordados en los cursos del año et de los meses et de los días, et en las naturas de los cuerpos, et en las cosas de las enfermedades, et en las maneras de sus melezinamientos et de su salud. Et pusiéronlo por escripto et plúgome de lo saber¹⁶.

Quatre étapes peuvent être retenues dans l'apprentissage intellectuel de Berzebuey : *leer, conocer, saber, decorar*. Son cheminement intellectuel et spirituel l'amènera à embrasser la carrière de médecin. Au terme de sa formation, il peut avec juste raison déclarer : « *Estude en esto un tiempo fasta*

13. *Ibid.*, p. 98.

14. Son père était de la classe des guerriers, sa mère appartenait à une très haute famille de prêtres et de docteurs en sciences religieuses : Berzebuey fait donc partie du groupe social le plus prestigieux.

15. ALFONSO X, *Calila*, p. 103.

16. *Ibid.*, p. 103-104.

que vençí el saber deste mundo »¹⁷. Cette citation illustre à la fois la soif de connaissances de Berzebuey qui apparaît comme le paradigme du sage et, en même temps, nous renseigne sur la conception du savoir d'une époque : il s'agit d'une somme de connaissances héritée des anciens et, en quelque sorte, achevée, totale et inaltérable, cette caractéristique essentielle expliquant l'importance de la transmission que rien ne doit interrompre. L'on peut aisément établir un parallélisme entre l'attitude du sage Abolays du prologue du *Lapidaire* et la conduite exemplaire de Berzebuey, qui tous deux remplissent le même rôle : ramener d'une terre lointaine non seulement le savoir, mais le savoir écrit : le livre. Il y a dans ces textes une réitération constante de l'importance de l'écrit et de la nécessité de la divulgation du savoir, ce qui n'est pas sans rappeler les choix d'Alphonse X. Enfin, un dernier point mérite d'être relevé : Berzebuey, sage entre les sages, est *físico*, tout comme le juif qui, faisant partie des proches du roi Sage, apporte sa contribution à l'entreprise qui consiste à sauver le savoir des pierres.

Les pages suivantes sont consacrées à une méditation, expression d'une crise religieuse, qui débouche sur un certain renoncement teinté de pessimisme et de doute :

Et aviendo esta contienda con mi alma, non falló carrera ninguna para me vençer. Et confesóse et conosçió el menosprecio de aquellas cosas a que se acostava, et perseveró en bien por ganar el otro siglo¹⁸.

Berzebuey opte donc, mais de façon beaucoup plus appuyée, pour la même solution que Ibn-al-Muqaffa : adopter la conduite de l'homme de bien afin de mériter l'autre vie. Mais ce discours moral ne doit pas nous tromper, Berzebuey n'a pas pour autant renoncé à ce qu'il appelle les vanités de ce monde ; sans aucune transition avec la phrase précédemment citée, nous lisons en effet :

Et non me estorvó esto de aver buena parte de este mundo et de la privança de los reyes ante que fuese a India. Et después que torné, ove más de lo que quería¹⁹.

Berzebuey est donc à la fois sage, médecin et homme de cour ; l'histoire de sa vie est édifiante à plusieurs égards : le premier motif repéré dans le prologue du *Lapidaire*, le savoir et son application concrète, en est le fil conducteur qui structure les différentes phases de son évolution spirituelle mais le sous-motif se rapportant à la religion, très discret dans le *Lapidaire* ainsi que dans le premier chapitre du *Calila*, est en revanche largement développé et passe parfois au premier plan. De cette ambiguïté et complexité témoigne la dernière phrase du texte :

17. *Ibid.*, p. 105.

18. *Ibid.*, p. 107.

19. *Ibid.*, p. 107.

Et así avría guardado mi parte para folgar, et sería seguro de mi alma ante que moriese. Et saber esto es muy noble cosa, et perseveré en este estado atal et tornéme de las tierras de India a mi tierra, después que ove trasladado este libro. Et tove que traía algo en él para quien le entendiese, et rogué a Dios por los oidores dél, que fuesen entendedores de las sus sentençias et del meollo que yaze en ellas²⁰.

Berzebuey revendique son titre de traducteur du *Calila*, qu'il ne se contente pas de transmettre tel quel, puisqu'il y ajoute, précédant ainsi Ibn-al-Muqaffa, un chapitre, qui est un récit autobiographique, dans lequel il demande au lecteur de ne pas se contenter du sens littéral des récits qui vont suivre et de faire preuve de discernement, discernement qui lui permettra, affirme-t-il, de comprendre le ou les sens contenus – cachés? – dans le texte. Notons aussi que c'est sur sa demande expresse que sera rédigé le deuxième chapitre, qui est à la fois l'histoire de sa vie et l'histoire d'une recherche.

L'allégorie des périls du monde qui clôt la réflexion de Berzebuey, révèle le sens profond de la quête entreprise: le savoir doit avant tout servir à mener une vie exemplaire afin de mériter ce que le texte appelle *el otro siglo*. Par là-même, le *Calila e Dimna* revêt une signification à la fois morale et didactique, absente du *Lapidaire*. Est-ce à dire que l'intention politique relevée lors de l'étude du prologue du traité des pierres ferait défaut au *Calila*. Il nous faut pour répondre à cette question analyser ce qui constitue le noyau du prologue-triptyque, c'est-à-dire le deuxième chapitre dont le titre, révélateur, est *Cómo el rey Sirechuel enbió a Berzebuey a tierra de India*.

Ce chapitre est à la fois une *amplificatio* et une variation des quelques lignes consacrées au motif de la quête dans le prologue du *Lapidaire*. Dès le titre, se forme ce que nous avons appelé le couple roi-sage: mais ce sous-motif présente quelques variantes par rapport au couple que formaient Alphonse de Castille et son médecin juif. Car si le titre semble indiquer qu'au roi revient la décision d'envoyer Berzebuey en Inde, le récit qui suit révèle dans la répartition des rôles une certaine ambiguïté et l'on peut se demander qui détient l'initiative dans cette quête du savoir. Comme dans le cas des récits consacrés à Abolays et à Alphonse de Castille, les pères historiques, géographiques nous sont donnés:

Dizen que en tiempo de los reyes de los gentiles, reinando el rey Sirechuel, que fue hijo de Cades, fue un hombre a que dezían Berzebuey, que era fisico et príncipe de los físicos del regno, et avía con el rey grant dignidad et honra et cátedra conosçida²¹.

20. *Ibid.*, p. 121.

21. *Ibid.*, p. 99.

La présentation du principal protagoniste est parachevée par la formule suivante : « *Et commoquier que era físico conoscido, era sabio et filósofo* »²². Plusieurs points dans ces premières lignes méritent d'être relevés : tout d'abord, la localisation, Berzebuey est perse, ce qui nous renvoie au motif des terres lointaines, berceau d'un savoir réputé, et crée un lien supplémentaire avec le prologue du *Lapidaire*, la Chaldée et le royaume de Perse renvoyant à la même région baignée par l'Euphrate et le Tigre. Ensuite, nous relèverons la référence à la religion, à travers la mention du temps de los *gentiles* : comme Abolays, Berzebuey se caractérise par le fait de n'être pas chrétien. Mais leur paganisme ne fait pas problème puisque seule importe leur action culturelle. Alphonse de Castille, prince chrétien, saura reprendre l'héritage tout en dépassant ses prédécesseurs car en lui confluent savoir et pensée chrétienne. Les noms donnés aux protagonistes remplissent également une fonction précise : celle d'ancrer le récit dans le réel. Nous savons que, sous Cosroes I (531-579), vivait un médecin appelé Burzoe dont on connaît le rôle dans le rayonnement de la culture hindoue en Perse ; ce personnage a donné lieu à différentes histoires et légendes²³ et l'on peut se demander si notre *físico* Berzebuey ne serait pas un avatar de Burzoe. Une question peut être posée : quelle est la finalité de ces références historiques et géographiques accumulées autant dans le *Lapidaire* que dans le *Calila* ? Ce procédé nous semble devoir être mis en relation avec la recherche de la vraisemblance qui caractérise les deux textes. Chaque prologue entend nous raconter une histoire vraie (à la différence des autres chapitres du *Calila e Dimna* qui se donnent à lire comme une fiction narrative), à la fois histoire passée, histoire présente mais histoire avant tout tournée vers un futur dans lequel l'image d'Alphonse de Castille doit rester intangible.

Enfin, Berzebuey est médecin, le meilleur d'entre tous et dans son cas *físico* équivaut à *sabio* et à *filósofo*. Ce sous-motif, déjà présent dans le *Lapidaire*, est repris et développé dans le panneau central du prologue du *Calila e Dimna*. Plus qu'une similitude fortuite, la mention de la personne proche du roi à la fois médecin et sage apparaît comme un sous-motif récurrent qu'il nous faut analyser. L'on doit, pour comprendre la signification de cette équivalence entre médecin, sage et conseiller du roi, s'interroger sur la place qu'occupait la médecine dans la hiérarchie des connaissances au Moyen Âge. Tout d'abord, il semble avéré que le médecin occupait dans l'Inde ancienne une place prédominante dont

22. *Ibid.*, p. 99.

23. Voir A. CHRISTENSEN, « La légende du sage Buzurmihir », *Acta Orientalia*, VIII (1930), p. 81-128.

Burzoe, précédemment cité, est le modèle. L'art de la médecine semble, dès la fin de l'antiquité, revêtir une importance considérable, notamment dans les écrits de Cassiodore, qui au VI^e siècle, place la médecine et la philosophie sur le même plan. De la même façon, au VII^e siècle, saint Isidore écrit dans les *Étymologies* (IV, 13, 5) que la médecine mérite le titre de seconde philosophie. Enfin, plus près de notre époque, au XII^e siècle, Pedro Alfonso dans son *Disciplina Clericalis*²⁴, texte qui reprend certains chapitres du *Calila*, inclut la médecine parmi les sept arts libéraux. Ce n'est donc pas le fait du hasard si, dans le *Lapidaire* comme dans le *Calila e Dimna*, le médecin jouit de la faveur royale et se retrouve investi d'un rôle essentiel qui tend vers la préservation du savoir.

À la suite de la définition de la figure du médecin se développe le motif de la complémentarité : complémentarité des fonctions et donc des tâches. Mais dans le prologue du *Calila*, c'est Berzebuey qui prend l'initiative de la quête, mû par le désir de trouver des herbes qui, croit-il, rendent immortel :

dio al rey de India una petición, la cual dezía que fallava en escripturas de los filósofos que en tierra de India avía unos montes en que avía plantas et yerbas de muchas maneras et que conocidas fuesen et sacadas et confaçionadas, que se sacarían dellas melezinas con que resuçitasen los muertos²⁵.

C'est alors que le roi entre en scène pour apporter son soutien à l'entreprise :

Et fizo al rey que le diese licencia para ir buscarlas, et que le ayudase para despensa et que le diese sus cartas para todos los reyes de India²⁶.

La préoccupation noble revient donc à Berzebuey tandis qu'au roi semble dévolus les problèmes d'intendance, pourrions-nous dire. À partir de l'acceptation du roi : « *Et el rey otorgó gelo et aguçiólo* », se déroule la quête proprement dite. Quête difficile en une lointaine contrée et qui débouche dans un premier temps sur un échec : « *desí provólas en los finados, et non resuçitaron ningunos ; et entonces dubdó en sus escripturas et cayó en gran escándalo* »²⁷. Cet échec est dû au fait que Berzebuey n'a pas encore atteint le degré ultime de la sagesse qui lui permettrait d'interpréter correctement les écrits des philosophes. Le motif de la transmission est alors repris à travers l'intervention des philosophes de l'entourage des rois de l'Inde qui révèlent au médecin perse le sens allégorique des textes qui ont motivé sa quête :

24. Pedro ALFONSO, *Disciplina clericalis*, Zarazgoza : Guara, 1980.

25. ALFONSO X, *Calila*, p. 99-100.

26. *Ibid.*, p. 100.

27. *Ibid.*, p. 100.

et los muertos que resuçitavan con aquellas yerbas son los omnes nescios que non saben cuándo son melezinados en el saber, et les fazen entender las cosas et esplanándolas aprenden de aquellas cosas que son tomadas de los sabios; et luego, en leyendo, aprenden el saber et alunbran sus entendimientos²⁸.

Voilà donc exprimée la conception du savoir comme source de vie, du savoir qui assure l'immortalité non des corps mais des esprits grâce à la renommée. Idée que véhicule la culture hispano-arabe²⁹ et qui traverse de façon souterraine le Moyen Âge pour émerger au XV^e siècle chez Manrique ou Juan de Mena sous le thème de la *Fama*.

Comme dans le cas du *Lapidaire*, le savoir est un savoir écrit mis en *escripturas* ou *libros* et Berzebuey, à l'instar d'Abolays, fera œuvre de traducteur-auteur : « *buscó aquellas escripturas, et fallólas en lenguaje de India, et trasladólas en lenguaje de Persia et concertólas* »³⁰. En effet, le passage du sanscrit au pelhevi permettra de rajouter au *Calila* initial l'histoire de cette quête et le récit de la vie de celui à qui revient le mérite d'avoir préservé le savoir ; tout ceci témoigne du souci évident de rehausser son prestige et de lui assurer honneur et renommée. Mais comme dans le *Lapidaire*, la personne royale se trouve au bout de cette chaîne : Berzebuey rentre quelque peu dans l'ombre et le récit se centre sur ce roi perse dont il est dit quelques lignes plus loin :

Et este rey era muy acuçioso en allegar el saber et en amar los filósofos más que a otrí, et trabajávase en aprender el saber, et amávalo más que a muchos deleites en que los reyes se entremeten³¹.

Ainsi prend corps l'image d'un roi qui est en même temps un sage et dont l'attitude, les choix sont en tout point exemplaires : l'on peut dire que le texte, dans un souci de complémentarité parfaite, propose après le paradigme du médecin philosophe, cette illustration du paradigme royal et il n'y a qu'un pas entre roi et sage et roi Sage, ou Savant.

L'histoire de la quête de Berzebuey, tout comme les deux autres chapitres du prologue, a, selon nous, subi, de la part du ou des traducteurs alphonsins, certaines distorsions, notamment en ce qui concerne les caractéristiques attribuées au roi, afin de l'amener à correspondre à l'image de la personne royale que nous avons rencontrée à la fin du

28. *Ibid.*, p. 101.

29. Comme exemple nous citerons quelques lignes de *El libro de los cien capítulos*, éd. de A. REY, Indiana University Press, 1960, p. 29 : « *El saber es lumbre e la torpedad es obscuridad. Todos los omes del mundo mueren fueras el sabio [...]. Los que cobdiçian el aver muertos son maguer sean vivos, e los sabios maguer mueran vivos son; maguer sus personas no sean presentes fallados son en libros, en los coraçones de los omes* ».

30. ALFONSO X, *Calila*, p. 101.

31. *Ibid.*, p. 101.

prologue du *Lapidaire*; la seule différence est que, dans le cas du *Calila*, Alphonse X n'est pas directement nommé. Mais cela ne constitue pas un obstacle majeur car la caractérisation très précise du monarque perse renvoie, tout d'abord, à la caractérisation d'Alphonse de Castille étudiée dans le *Lapidaire* et ensuite, les dernières lignes citées reprennent presque exactement ce que nous exposent les *Partidas* dans le titre consacré à la personne royale (II, V, 16): « *Acuçioso debe seer el rey en aprender los saberes, ca por ellos, entenderá las cosas de raíz, et sabrá mejor obrar por ellas* »³².

Le deuxième chapitre du prologue du *Calila* peut donc être perçu comme l'écho narratif de la définition normative des vertus royales contenue dans les *Partidas*. Comme dans le cas du *Lapidaire*, l'intention politique apparaît alors clairement.

À la suite de la caractérisation du roi, s'instaure une sorte de jeu entre le roi et son médecin. Car, dans ce qui est écrit: « *mandó a todo el pueblo que tomasen et que los leyesen [...] dióle [...] puso en este libro que trasladó de los libros de India* »³³, le sujet de ces verbes à la troisième personne peut renvoyer soit au roi soit au médecin (en effet si grammaticalement on peut penser que l'acteur est Berzebuey, par contre le verbe *mandar* renvoie à l'idée d'autorité royale). Le texte oscille entre deux pôles: le couple roi/médecin qui implique une répartition précise des rôles et l'unité qui permettrait de fondre en un seul personnage vertus et mérites. Nous retrouvons donc, à travers l'analyse des relations entre le roi et son conseiller, deux modèles entre lesquels semblent hésiter le ou les traducteurs-auteurs du prologue du *Calila e Dimna*. Le premier modèle renvoie à Aristote et Alexandre, le philosophe détenant un rôle essentiel, celui d'enseigner puis de guider son royal disciple, tandis que le second renvoie au roi Salomon, détenteur du savoir et illustration de la plus parfaite sagesse³⁴.

32. ALFONSO X, *Partidas*, 2, p. 36.

33. *Id.*, *Calila*, p. 102.

34. Malgré la valorisation négative du personnage d'Alexandre dans la Bible (voir notamment les premières lignes du Premier Livre des Maccabées I 1-8 ainsi que certains passages du Livre de Daniel VII 6, VIII 3-26 et XI 1-4), le Moyen Âge a surtout retenu l'image du disciple respectueux des sages ou philosophes. Comme exemple nous pouvons citer le *Libro de Alexandre* qui, reprenant la légende, met l'accent sur l'attitude du héros dont un des buts est la quête du savoir (cs 2667, 38-85). L'on ne peut que noter les références réitérées aux deux modèles, Alexandre et le roi Salomon, dans l'œuvre d'Alphonse X. Nous en donnerons deux exemples. Tout d'abord dans la *General Estoria* IV, 9, nous trouvons la phrase suivante: « *E Alexandre quando llegó a los quinze años de cuando nasciera salió fuert e osado e sabio, ca aprendiera de Aristótil e de Calisten e de Maximene, filósofos de Athenas, las artes liberales donde era ya este Alexandre muy sabio* », qui met l'accent sur le rôle déterminant des maîtres d'Alexandre alors que, toujours dans la *General Estoria* III, I, nous pouvons lire le *Libro de sapiencia que fizo Salomón*, sorte de résumé d'aphorismes et de sentences à travers lesquelles le roi Salomon apparaît comme le sage par excellence. Enfin, et c'est là notre deuxième exemple, nous citerons quelques lignes des *Partidas* (II, 9, 5). Cette loi qui a pour titre « *Quales deven ser los consejeros del rey* » reprend, en grande partie, la problématique exposée et débattue dans de nombreux chapitres du *Calila e*

Mais un couple peut en cacher un autre car voilà exposé à la suite ce qui structure la trame narrative des chapitres formant le corps du *Calila* : un dialogue entre un roi dont le nom nous est donné pour ne plus reparaitre, Diçelem, et son autre ou son double appelé Burdubem, ici défini tout d'abord par une fonction : il est alguazil mais présenté, le contraire eût été étonnant, comme un philosophe vivant avec le roi une relation d'amitié et donc de complémentarité : « *Et era filósofo a quien él más amaba* »³⁵. Les couples roi-sage se suivent, préfigurant sans doute l'accord unissant Alphonse X et les lettrés travaillant sous son égide. Ce procédé des poupées russes est une technique fréquemment employée dans le *Calila* ; dans ce chapitre il remplit une fonction à la fois précise et révélatrice : les actions et les vertus de Berzebuey et de son roi sont celles même qui doivent, sans aucun doute, caractériser Alphonse X et ses traducteurs. La renommée qu'ont méritée les premiers attend donc les seconds. Ce que le prologue du *Lapidaire* revendiquait de façon explicite, le chapitre que nous venons d'étudier l'introduit de manière implicite à travers un filtre narratif qui voile mais n'occulte nullement le propos fondamental qui est de nature politique. Et s'il fallait encore douter, les dernières lignes apporteraient un démenti ; en effet, nous lisons :

Et mandóle que respondiese a ellas capítulo por capítulo et respuesta verdadera et apuesta, et que le diese enxenplos et semejanças, et por tal que viesse la çertedumbre de su respuesta, et que lo ayuntase en un libro entero por que lo él tomase por castigo para sí³⁶.

Il s'agit donc d'un livre qui, englobant le savoir des hindous, permettra au roi de progresser dans le savoir qui se changera, à travers son application, en sagesse, en art de vivre et qui doit lui permettre, si l'on songe à la fonction royale, de gouverner son royaume : le *Calila e Dimna* serait donc non plus uniquement un traité moral et récréatif, mais également un traité destiné à l'éducation du prince. Ceci se trouve effectivement confirmé par la phrase qui suit : « *et que lo dexase después de su vida a los que dél descendiesen* ». Le *Calila* appartiendrait, dans une certaine mesure, à un genre littéraire qui se développe précisément au XIII^e

Dimna et dont nous retrouvons un écho dans les deux prologues étudiés. Or, à quelques lignes d'intervalles, nous lisons à propos du roi Salomon : « *E por ende, dixo el Rey Salomon, que en el mundo, non ha mayor mala ventura, que aver ome su enemigo, por privado o por consejero* », tandis que, à propos d'Alexandre, le texte dit : « *E por esto dixo Aristóteles a Alexandre como en manera de castigo, que se aconsejasse con omes que amassen buena andanza del, e que fuessen entendidos, e de buen seso natural* ». Deux modèles donc se rapportant au premier motif analysé du savoir/sagesse mais, dans l'œuvre d'Alphonse X, le roi Salomon l'emporte sur Alexandre car si celui-ci acquiert le savoir, celui-là, roi et sage providentiel, possède le savoir sans avoir besoin du truchement des philosophes.

35. ALFONSO X, *Calila*, p. 102.

36. *Ibid.*, p. 102.

siècle dans tout l'Occident médiéval, le *Miroir du Prince*³⁷, et en ce sens, l'on ne peut que constater la remarquable cohérence entre le prologue et la finalité à la fois morale et politique de l'œuvre.

L'analyse à laquelle nous venons de soumettre le prologue de chacune de ces deux œuvres bien distinctes que sont le *Lapidaire* et le *Calila e Dimna*, révèle l'utilisation de mêmes motifs : le savoir et sa finalité, l'histoire de la quête du savoir, la nécessité d'une coopération étroite entre celui qui détient le pouvoir – le roi – et celui en qui se conjuguent savoir et vertu – le sage – et, enfin, une réflexion sur la place de la religion et sur l'attitude que se doit d'adopter l'homme pour vivre en accord, d'une part, avec les préceptes divins et, d'autre part, avec un ordre social qui place, cela n'est pas un hasard, le savoir comme valeur première. De plus, le prologue du *Lapidaire* apparaît comme un pré-texte au prologue du *Calila* qui fonctionne, à son tour, comme un pré-texte par rapport à l'ensemble du livre.

L'agencement des différents motifs, les modifications qu'ils présentent dans le *Calila*, tout cela montre que, même si la réflexion sur le savoir constitue la trame essentielle assurant par là la portée didactique et morale du texte, émerge, sous-jacent, insistant et parfois supplantant le premier propos, un autre discours dont la finalité est de rehausser à la fois les vertus et le rôle du roi. Discours politique donc.

Mais il ne faudrait pas croire qu'il y a une opposition quelconque entre le discours politique que l'analyse nous a permis de mettre en évidence, et la réflexion sur le savoir qu'une première lecture permet facilement d'appréhender. Au contraire chaque propos sert l'autre et le texte ne dit pas autre chose que ceci : le savoir est le meilleur instrument du pouvoir. Le savoir peut être incarné par le *sabio*, *médico* ou *filósofo* qui remplira alors auprès du roi une fonction essentielle, celle de conseiller, d'ami ou de traducteur ; mais le savoir, et nous arrivons là au propos fondamental des deux prologues, peut aussi s'incarner dans la personne même du roi. De cette confluence en la personne royale découlent autorité et prestige et c'est bien dans ce cadre fixé par les prologues, qu'Alphonse X entend s'inscrire à la fois afin d'asseoir face à ses contemporains le pouvoir royal qui lui vient de son père et afin de lais-

37. De la première moitié du XIII^e siècle datent plusieurs ouvrages en castillan. Les plus importants sont le *Tratado de la nobleza et lealtad*, le *Libro de los doze sabios*, peut-être écrit sur ordre de Ferdinand III à l'intention de ses fils, et le *Poridad de las poridades* qui se révèle être un manuel sur l'art de gouverner. Quelques années auparavant, saint Louis avait fait écrire pour ses fils les *Enseignements* en français. Citons également le *De regimine principum* commencé par saint THOMAS D'AQUIN dans les années 1265-1267 et le *De regimine* de Gilles DE ROME écrit en 1277-1279. Postérieur au règne d'Alphonse X est l'ouvrage de 1292 connu sous le titre de *Castigos e documentos para bien vivir del rey Sancho IV*.

ser trace écrite, témoignage de son action culturelle, à l'instar de ceux qui l'ont précédé – Aristote, Abolays, Berzebuey et Ibn-al-Muqaffa.

De cette volonté, nous avons pour preuve le colophon qui ferme le *Calila e Dimna*, pièce ultime non du livre mais bien du prologue. Ces quelques lignes mettent l'accent sur le rôle joué par Alphonse X :

Aquí se acaba el libro de Calila et Digna. Et fue sacado de arávido en latín, et romançado por mandado del infante don Alfonso, fijo del muy noble rey don Fernando, en la era de mill et dozientos et noventa et nueve años. El libro es acabado. Dios sea siempre loado³⁸.

Seul le roi Sage est cité ; le ou les traducteurs ne sont point nommés : la notion de couple, comme motif récurrent des deux prologues, a disparu et ainsi s'effectue un retour à l'unité car en Alphonse de Castille s'unissent le pouvoir du roi et le savoir du philosophe. Ainsi est levée toute ambiguïté quant au modèle suivi – ou poursuivi – par le roi Sage : s'écartant du modèle incarné par Alexandre, Alphonse de Castille veut, avant tout, se poser comme un nouveau Salomon afin de réunir en lui *grandeur, renommée et sagesse*³⁹.

Ghislaine FOURNÈS
 Université Bordeaux III
 SEMH
 GDR 2378 – SIREM

38. ALFONSO X, *Calila*, p. 355.

39. Nous citons là le titre des lignes consacrées au roi Salomon dans le Premier Livre des Rois IV 29-34, qui nous semblent correspondre en de nombreux points à l'attitude et aux ambitions d'Alphonse X.